

Édito | Juillet 2017



Avignon toujours recommencé. Et avec le festival, les hurlements des cigales et le piétinement des festivaliers (ou inversement), cette cérémonie du spectacle qui rivalise avec la célébration du *commun*. Au milieu, où trouver des espaces de conflit (de pensée) ?

Marchant dans une même ville, d'un même pas, dans une même direction, nous sommes d'un même espace et d'un même temps : faudrait-il que fatalement nous partagions également de la vie ses résignations et de l'art ses réponses ? Serions-nous, irrémédiablement, contemporains d'une même époque, d'un même monde ? Si c'est pour partager – ce geste si violent qui met en pièces, sépare, tranche dans le vif des choses – que nous sommes là, alors que le partage soit cette rupture au sein du temps, et cette violence opérée dans l'ordre du réel.

Contemporain, le mot français ne dit rien : en allemand, il paraît qu'il se prononce *Zeitgenössisch* : « camarade du temps. » Pussions-nous être au nom de ce nom, *insensément* camarades de ce temps (sa brûlure, sa laideur, ses outrages commises au temps) : ce serait le programme de l'Insensé pour les jours à venir, ceux qui vont passer sur nous comme autant de liens à trancher.

Au milieu des spectacles, chercher la brûlure, non pour la trace qu'elle laisserait, mais pour le mouvement de retrait qu'immédiatement elle suscite, et qui nous rend soudain à notre corps, à notre puissance. Exigeant tout, il est possible que nous sortions des spectacles plus dépouillés encore : mais c'est pourquoi nous allons voir, et exiger davantage du théâtre, s'il en est encore.

Cette phrase d'Agamben, enfin, pour ne pas finir :

« le contemporain est celui qui reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps [...] C'est comme si cette invisible lumière qu'est l'obscurité du présent projetait son ombre sur le passé tandis que celui-ci, frappé par ce faisceau d'ombre, acquérait la capacité de répondre aux ténèbres du moment ».

